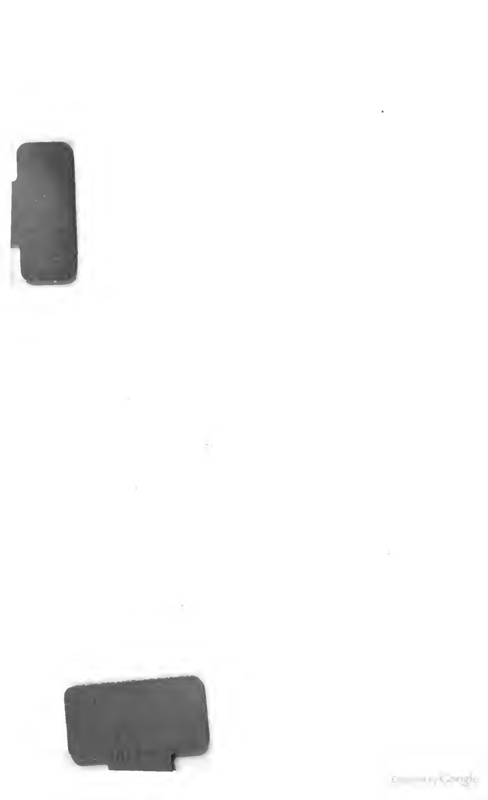




ÉLOGES

DE S. A. R. MGR.

LE DUC D'ENGHIEN

ET DE M. LE

MARÉCHAL DE MAILLY,

Par Monsieur Joseph de Dulcat,

AVOCAT A PERPIGNAN.





A PERPIGNAN,
CHEZ Mlle. TASTU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE DE LA PRÉFECTURE, N.° 5.
1828.

PRÉFACE.

En livrant à l'impression l'éloge de S. A. R. Monseigneur le duc d'Enghien et celui de Monsieur le maréchal de Mailly, je dois avouer que presque tous les faits que j'y ai rapportés sont généralement connus : ce que je déclare encore, c'est que si ces deux ouvrages renferment des rapprochemens qui ont obtenu l'indulgente approbation d'habiles littérateurs, je dois ces rapprochemens même aux immortels ouvrages de M. le comte Desèse, de M. le vicomte de Chateaubriand et d'autres écrivains renommés.

J'ai puisé dans Tacite tout ce qu'il peut y avoir d'attachant dans mon exorde de l'éloge du duc d'Enghien : « *Et ipse quidem, quamquam medio spatio ingrœatatis ereptus, quantum ad gloriam, longissimum ævum peregit.... Julii Agricolæ vita* ».

Deux éloges de M. le maréchal de Mailly pleins de mérite, l'un de M. La-

croix-Gaffard et l'autre de M. Jaubert, m'ont également inspiré quelques pensées; mais ce qui surtout m'a inspiré dans ces deux compositions, c'est mon dévouement à nos Rois et à ceux qui ont défendu leurs droits sacrés. Ce dévouement je crois l'avoir prouvé, comme tant d'autres, dans des temps difficiles; mon père l'a prouvé en 1793 au péril de sa vie ; pour ce dévouement même et pour quelque services, ma famille a obtenu autrefois de nos Rois des titres honorables; il y aurait de l'ingratitude de ma part à répudier ces nobles sentimens, *partagés d'ailleurs* par tous les bons français. Je ne le ferai jamais, et si j'éprouve du regret, c'est de ne pas avoir les talens convenables, pour exprimer dignement ce que mon cœur ressent dans l'intérêt de la religion et du trône, comme pour le bonheur et la gloire de la France.

ÉLOGE

DE

S. A. R. M.gr LE DUC D'ENGHIEN.

Première Partie.

Si le duc d'Enghien avait perdu la vie au milieu des combats et dans le sein de la gloire qu'il avait acquise, entouré de ses compagnons d'armes, de ses illustres parens, que tant de fois il avait rendu les témoins heureux de ses succès, ce Prince, en fermant les yeux, n'aurait rien regretté sans doute, puisqu'il aurait vu couler les pleurs de l'amitié la plus tendre.

Mais la Providence en avait disposé autrement; elle a voulu priver un fils adoré, et le meilleur des pères de ces consolations si douces, qui diminuent les rigueurs d'une mort prématurée.

Héritier d'une race de héros, portant le nom de Bourbon, ce Prince infortuné se perdit par ses propres vertus, en excitant la haine d'un

étranger qu'importunait toute gloire qui n'était pas la sienne.

Surpris par le crime, presque à l'entrée de sa carrière, il n'a vécu que peu d'instans; mais ces rapides instans, pleins d'éclat et de renommée, ont laissé des traces ineffaçables.

Si j'avais les talens qui manquent à ma faible expérience, je montrerais ce jeune héros, suivant la profession des armes avec cette ardeur noblement impatiente qui est le partage héréditaire de la maison de Condé, cherchant la gloire et les périls comme ses aïeux, et avec l'ivresse d'un français, relevant les dons les plus rares par cette bonté d'âme qui lui était naturelle, et qu'exprimaient si bien des traits pleins de charmes et un langage touchant : je le montrerais ensuite victime d'une politique sanglante, arraché par la violence à un asile hospitalier, condamné par des juges sans pouvoir, qui n'ont pas échappé aux remords, et dans un isolement effrayant, sans autre appui que son innocence et la religion de ses pères, effaçant par une mort courageuse et sublime, tout ce qu'il y avait de plus grand dans sa vie.

2 Août 1772. Louis-Henri-Joseph de Bourbon, duc d'Enghien, naquit à Chantilly, de Monseigneur le duc de Bourbon et de Thérèse-Mathilde d'Orléans, dont les vertus n'ont été égalées que par les malheurs; il appartenait à cette maison illustre qui

à été constamment l'appui et l'ornement de la monarchie, et dont le noble sang, versé pour la France, a fait naître d'impérissables lauriers.

Semblables à ces rameaux pleins de vie, qui ne quittent qu'en mourant le chêne auquel ils sont attachés, jamais les nobles fils de Condé n'ont voulu se séparer du Trône des Bourbons. Le refus magnanime du sceptre de Pologne par un de leurs aïeux, ajoute le désintéressement le plus rare à tant de titres de gloire.

Le berceau du duc d'Enghien fut entouré de leçons et d'exemples sublimes : à peine venait-il de naître, que ses yeux se reposaient sur la noble image de ses ancêtres : élevé à Chantilly, tout y respirait les souvenirs les plus glorieux : ici étaient les canons pris à Friedbourg, plus loin l'épée d'Henri IV, que le jeune Prince voulait essayer, et que ses mains faibles encore ne pouvaient soulever; à côté de l'armure de l'héroïne d'Orléans, étaient les armes du vainqueur de Rocroi.

Ces beaux lieux pleins de magnificence, que Louis le grand visitait avec sa Cour, pour honorer le courage et la fidélité; ces lieux dont tous les murs retraçaient les trophées que les Condés avaient noblement acquis au prix de leur sang, ne pouvaient que faire éclore dans le cœur du dernier Condé ces semences de gloire et de vertus que le temps ne tarda pas à développer.

Dédaignant les jeux de l'enfance, il dévore ces pages de nos annales où sont gravées les actions mémorables de ses aïeux; le désir de les imiter, et de joindre à leur histoire une illustration personnelle, embrase son âme ardente; hâtant l'avenir de ses vœux, il lui demande déjà des combats et de la gloire; avec ces passions magnanimes que secondait son sage précepteur, le jeune Prince connut de bonne heure l'étendue des engagemens que lui imposaient les hauts faits de sa maison; mais combien ils devinrent plus sacrés pour lui depuis le jour où, recevant à Versailles le cordon bleu des mains du Roi, environné des seigneurs de sa Cour, il fit le serment de vivre et de mourir pour lui. Les grâces de sa figure et de son esprit captivèrent les cœurs; les larmes coulèrent de tous les yeux, lorsqu'il donna pour garans de ses sermens son aïeul et son père qui, placés à ses côtés, le soutenaient de leur gloire et l'embrassèrent avec la plus vive tendresse.

Hélas! vous les avez remplis vos sermens: jamais vous n'avez démenti le sang dont vous êtes sorti; votre vie et la tombe en sont les irrécusables témoins.

1788. Les dispositions de guerre que faisait la Cour de Vienne, obligèrent la France de rassembler une armée sous les murs de St.-Omer: le jeune Prince y accompagna son noble aïeul; à peine

âgé de seize ans, il étonna par les connaissances qu'il avait apprises d'un maître habile, qui plus tard lui communiqua toute sa gloire ; ce fut pour la première et dernière fois que sa voix se fit entendre à des troupes rassemblées dans le sein de la France : la révolution qui s'avançait à grands pas, le força bientôt d'aller combattre sur une terre étrangère.

On conservera toujours le souvenir de cette révolution qui, comme un feu dévorant, détruisit l'ordre et les lois, renversa les autels et le trône, proscrivit les vertus, la naissance, les talens et la fortune. Durant ces calamités, les gens de bien éperdus furent jetés dans des positions diversement pénibles : comme de pieux solitaires dont la foudre a incendié le vénérable asile, surpris par ce coup inattendu de la Providence, ils se dispersent, mais leur unique pensée est de relever les objets sacrés de leur culte et de leur amour : à l'exception de quelques factieux, auteurs de tous nos maux, les Français nourrissaient l'espoir de rétablir la religion de leurs pères, et de délivrer leur Roi des chaînes de l'esclavage.

C'est sur l'autre rive du Rhin que l'armée de Condé déploya le drapeau blanc ; regrettant d'avoir dû quitter la France, composée d'hommes d'honneur de tous les rangs, cette armée ne fut jamais vaincue ; mais si elle trouva la gloire, ce fut au

sein du malheur et de la misère ; il y avait gloire à s'armer pour la cause sacrée de la religion et de la monarchie ; il y avait malheur à combattre des français : faits prisonniers, les uns trouvaient des frères, les autres une mort assurée : le frère opposé à son frère périssait quelquefois de sa main trompée.

Le jeune duc d'Enghien était parmi ses illustres compagnons d'exil, comme un rejeton magnifique qui, dans un champ couvert d'une riche moisson, s'élève brillant d'éclat et d'espérance.

A peine ces vaillans guerriers étaient-ils rassemblés, que la nouvelle la plus sinistre vint couvrir leur camp d'un voile funèbre ; le premier trône du monde s'était écroulé, et des sujets de Louis XVI devenus ses assassins, avaient fait tomber sa tête sacrée, que devaient garantir tant de bienfaits et de vertus. Frappés par ce coup de foudre, le prince de Condé rassembla son armée aux pieds des autels, où il honora dans un discours touchant la mémoire du meilleur des Rois : là, dans un morne silence et l'âme consternée, cette armée jura, sur la tombe de Louis, de combattre jusqu'au dernier soupir, pour arracher la Famille Royale à l'insolence inhumaine des plus vils gardiens : tels que des serviteurs fidèles qui, absens pour le service de leur maître, apprennent en route qu'il a expiré sous le fer de lâches meur-

tiers, les soldats de Condé se livrent à la douleur et au désespoir; mais bientôt leur courage acquiert un nouveau degré d'énergie du sein du malheur même.

Brûlant d'en venir aux mains, la fortune seconde leurs vœux.

1793. Le prince de Condé avait établi son quartier général à Germersheim; le duc d'Enghien venait d'y arriver quand il fallut combattre les républicains : c'est pour la première fois que le jeune Prince assiste au combat, et les vieux soldats sont moins intrépides : à la tête de deux bataillons de l'infanterie noble, rivalisant d'ardeur avec son père, les comtes de Viomenil et de Bethisy, dont, si jeune encore, il partage la gloire, il répare en rompant le flanc gauche de l'ennemi, l'échec de l'avant-garde autrichienne qui s'était repliée vers le camp de Germersheim.

Inébranlable au milieu des périls qui le menacent, il ne songe qu'à la victoire; s'élançant le premier sur la redoute de Biewald, aux cris de vive le Roi! il l'emporte malgré de formidables retranchemens hérissés d'artillerie : ce coup d'essai d'un Condé n'étonna aucun des guerriers qui avaient noblement concouru à son triomphe : tous, Wurmser lui-même, honorèrent son courage par les expressions les plus flatteuses, pendant que son illustre père pleurait de joie et de tendresse.

Jeune guerrier! vous acquîtes aussi une gloire immortelle au combat de Belheim ; en vain l'ennemi veut-il se maintenir par son courage, rien ne peut résister à l'impétueuse intrépidité de deux Condé, des Salgues, des Cluny, dont les noms unis par l'honneur iront à la postérité. La redoute est enlevée, et des républicains qui voulaient la défendre, les uns y perdent la vie, et les autres sont faits prisonniers.

Mais que seraient les plus beaux triomphes sans l'humanité! Brennus, abusant de la victoire, indigne les Romains, et d'Enghien console les vaincus: « Ne craignez rien, dit le jeune vainqueur, aux prisonniers qui tremblaient pour leur vie, vous êtes français comme moi, ce seul titre vous la garantit. » Les blessés reçurent les mêmes soins que les soldats de Condé, et tous bénirent la main du vainqueur qui les protégeait.

Ainsi l'on vit le brave Bonchamp blessé à mort, à la journée de Chollet, faire publier un ordre du jour qui défendait d'exercer une odieuse vengeance sur des prisonniers tombés en son pouvoir, et les Vendéens sensibles à la pitié et à la voix expirante d'un chef adoré, obéirent religieusement à sa volonté dernière.

Et vous, lignes de Weissembourg! en vain tous les ouvrages de l'art s'élèvent autour de vous pour vous défendre : en vain vous confiant dans le cou-

rage des républicains, vous prétendez repousser l'armée de Condé ! vain espoir ! impuissantes barrières! tout cède à tant de valeur. Les ducs de Bourbon et d'Enghien, à la tête de l'avant-garde, forcent l'ennemi à quitter Langen-Kauden, et le prince de Condé le fait replier sur les hauteurs d'Hagenback. Le jeune d'Enghien combattant sous les yeux d'un père et d'un aïeul, modèles d'honneur et de bravoure, semblait s'en approprier le génie et l'expérience.

Arrivé sur le Rhin, le passage du fleuve était une entreprise difficile, puisqu'il était défendu par d'intrépides français : le Prince la tente toutefois avec cette ardeur guerrière que redoubla l'aspect de sa patrie. « Mes amis, dit-il, à l'avant-garde qu'il commandait, voilà la France ! » A ces mots si chers, serrés sous l'oriflamme sacré, ils ne connaissent plus d'obstacles et l'ennemi est vaincu. La vue de la France était pour eux, ce qu'à des matelots éloignés du port par la tourmente, est un phare bienfaisant qui leur montre le rivage objet de leurs désirs. Cependant les troupes républicaines serrent leurs rangs pour reprendre les lignes de Weissembourg : malgré la rigueur de l'hiver et la glace qui couvre les chemins, leur grosse artillerie est portée jusqu'à Berstheim ; déjà même les légions de Mirabeau et de Hohenlohe sont forcées de se replier, et l'ennemi redoublant d'ar-

deur allait ressaisir l'avantage.... Mais trois générations de Condés combattant ensemble pouvaient-elles être vaincues? on vit alors le vieux Condé, à pied et l'épée à la main, à la tête de deux bataillons, se précipiter sur l'ennemi qui s'ébranle. Le duc de Bourbon, conduisant la cavalerie noble, poursuivait la victoire, quand blessé grièvement à la main d'un coup de sabre, et pouvant arracher la vie à celui qui l'avait frappé, il s'arrête en songeant que c'est un français, et généreux comme Henri IV, il lui laisse la liberté.

Le duc d'Enghien seul, entouré d'ennemis, s'empare d'une pièce de canon : harcelé plus vivement alors, il défend en héros sa vie et sa conquête, jusqu'à ce qu'enfin, dégagé par les siens, il la ramène sous les yeux du chef de l'armée, après avoir eu ses habits percés de coups de baïonnettes : trophée bien digne de figurer à côté des canons de Friedbourg !

Après la glorieuse journée de Berstheim, le duc de Berry arriva à l'armée ; il devint le compagnon d'armes du jeune d'Enghien : dès leurs plus jeunes ans, unis par l'amitié la plus tendre, ils le furent encore par les liens plus étroits qui se forment dans les camps, et par l'épreuve de la même adversité : portant le même nom, le même cœur, aimant passionnément la gloire, nous les avons vu partager les périls des batailles comme les

vieux soldats, et après avoir acquis tant de renommée, hélas! ils sont tombés, à la fleur des ans, sous les coups de mains lâches et perfides, loin des champs d'honneur où le sort des armes les avait constamment respectés; mais tout ce que nous avons admiré dans leur vie, subsistera éternellement dans la mémoire de tous les hommes.

L'armée de Condé ne pouvait faire un pas sans ressentir ces vicissitudes de la fortune qui attristaient l'éclat de ses lauriers; au milieu de ses victoires, l'adversité venait l'atteindre par des coups inattendus.

C'est peu d'avoir détruit la Famille Royale; d'avoir fait périr sous le poids des fers et des tourmens l'infortuné Dauphin, que son enfance et ses charmes rendaient si digne d'intérêt; la révolution influençant Venise ingrate à la mémoire d'Henri IV, chassa Louis XVIII des états de cette république : ce Roi plein de grandeur dans l'infortune, vint chercher un asile au milieu de son armée : c'était un père au sein de sa famille, et chaque soldat ivre de joie aurait voulu le porter, sur les ailes de la victoire, au palais de ses pères.

Ce fut presque sous ses yeux, que le duc d'Enghien cueillit de nouveaux lauriers à l'attaque de Southeim. Un triomphe plus éclatant encore l'attendait au pont d'Offembourg confié à sa défense;

attaqué par des forces imposantes, n'ayant avec lui que deux escadrons d'Hohenlohe, il se défend
1801. avec le courage le plus héroïque : c'est Bayard au royaume de Naples, soutenant seul, sur un pont étroit, l'effort de deux cents cavaliers : près d'être enveloppé et livré à ses ennemis, le Prince résiste encore; s'il faut céder au nombre, c'est par une retraite qui lui enlève les fruits d'un facile avantage.

A Oberkamlach, le duc d'Enghien allie à sa valeur cette rare prudence qui formait le caractère du général Moreau : s'appropriant le génie de cet illustre ennemi, il se replie avec ordre et sans perte.

A Neubourg, tout cède à son courage; et à la journée de Schussenried, il acquiert une double célébrité à raison du rival qu'il combat. Le vainqueur de Senef accrut aussi sa renommée de celle de Guillaume : Moreau, opérant sa fameuse retraite derrière l'Iser, est trois fois attaqué par le jeune héros que trois fois il repousse : la fortune était incertaine, quand le prince de Condé volant au secours de son petit-fils l'entraîne en sa faveur.

Suivons ces guerriers intrépides, toujours aux prises avec l'habile ennemi qu'ils harcèlent dans sa retraite ; nous les retrouvons partout dignes de leur renommée. Les positions de Hollgraben, de St.-Peters, de Stenstadt valeureusement emportées, après la résistance la plus opiniâtre, complètent

tous les titres de gloire des maisons de Bourbon et de Condé.

Toujours à côté l'un de l'autre, comme François I.er et Bayard à Marignan, on vit Berry et d'Enghien à la tête des bataillons nobles, cueillir de nouvelles palmes, et goûter le bonheur de les partager en frères : généreux guerriers! jouissez dans la tombe de l'estime qui vous appartient! vous aviez conquis celle de Moreau, d'autant plus flatteuse pour vous qu'il combattait sous d'autres drapeaux, et qu'il avait acquis une gloire méritée par de nombreux triomphes et d'admirables retraites : Ce grand capitaine, qui acheva plus tard sa renommée en soutenant la cause des peuples et des Rois, avait tout dit de vous, nobles proscrits! quand il s'écria après la journée de Schussenried : » Sans cette poignée de français j'étais maître de l'armée ennemie. »

in 1797. Le traité de Léoben leur fit poser les armes : après tant de luttes glorieuses, après tant de privations et de fatigues supportées pendant neuf campagnes, et sans aucune espérance personnelle; après tant de combats, non loin de ces lieux même où, plus d'un siècle auparavant, le grand Condé et Turenne avaient battu les Impériaux, l'armée de Condé alla dans des climats lointains, goûter un repos qu'elle ne désirait pas. La Volhimie était l'asile que lui avait offert Paul I.er,

heureux d'y accueillir ces nobles débris de l'héroïsme et de la fidélité : partout sur son passage, on s'empressait de la soulager des maux qu'elle avait souffert. François II, l'archiduc Charles, qui balança plus tard la fortune de Bonaparte, comblèrent d'égards le duc d'Enghien, dont le courage avait deux fois sauvé l'Autriche.

Les Polonais dont les goûts, les mœurs et le caractère les rapprochent des Français, reçurent avec une bonté fraternelle les soldats de Condé, comme pour reconnaître le bonheur que leurs pères avaient goûté sous le règne d'Henri III : que ce passage hélas ! fut différent de celui qui eut lieu plus tard par d'autres français, victimes d'un despote insensé, à travers ces mêmes contrées qu'ils remplirent de leurs ossemens !

Janvier 1799. Pendant que ces vaillans hommes languissaient sans gloire, ils reçoivent l'ordre de se préparer à quitter une retraite qui ne pouvait leur plaire, à six cents lieues de leur patrie ; le signal des combats ranime leurs espérances : Paul I.er venait de déclarer la guerre à la France. A ces espérances si chères, se joint l'heureuse nouvelle du mariage de Madame et du duc d'Angoulême, unissant à leurs liens de famille et d'adversité des nœuds éternels, empruntant un caractère doublement sacré de l'assistance de ce prêtre auguste qui

donna la main à Louis XVI, passant de l'échafaud dans le sein de son Dieu.

Octobre 1799. Après une longue marche, l'armée de Condé arriva dans les environs de Constance, que d'abord elle occupa sans peine; mais bientôt l'ennemi qui s'était retiré revint en force : de part et d'autre on pénètre dans Constance, on se bat à la baïonnette, aux cris de vive le Roi! vive la république! et le sang français coule dans chaque rue.

1800. Cette affaire termina la campagne : le corps de Condé partit pour les états de Venise : Pie VII, venait d'être élevé à la chaire de St.-Pierre : cet illustre Pontife accueillit avec la plus rare distinction le prince de Condé et son petit-fils, au milieu d'un clergé nombreux : il mêla aux acclamations du monde, la voix consolante de la religion; et en leur donnant sa bénédiction, il les exhorta à attendre avec patience le terme que la Providence avait marqué à leurs maux.

« Il appartenait à ce digne Souverain de Rome, « de donner des leçons de constance et de fermeté, lui qui a montré, dans l'humiliation et « les fers, cette sécurité pleine de grandeur, qui « ne se trouve que dans l'éternelle religion. »

Concourant à la plus noble entreprise, le jeune d'Enghien admirait tout ce qui rappelait des souvenirs glorieux : errant dans les monumens de Venise, il contemplait les superbes débris de cette

puissance détruite, qui pendant des siècles fit trembler les nations, et porta la terreur jusqu'au palais des Sultans. Une ville que des proscrits avait bâtie sur les flots, devait plaire à un illustre proscrit; regrettant de voir taries les sources de ses prospérités, il déplorait les vicissitudes humaines, en voyant des ruines succéder à l'opulence et à la grandeur, le silence à l'activité du commerce. Lui-même hélas! prince infortuné, a donné au monde un exemple éclatant de jours pleins de gloire, de jeunesse et de vie, terminés par une catastrophe sanglante.

Septembre 1800. Les hostilités ne tardèrent pas à recommencer. Le corps de Condé entra en ligne avec les Autrichiens sur les bords de l'Inn : toujours à l'avant-garde, le duc d'Enghien repousse à Aibling le choc impétueux de six mille républicains : le duc d'Angoulême qui, du pont de Rosenheins, avait vu son illustre cousin environné de dangers, s'élance pour les partager avec lui; mais retenu par le prince de Condé, chef de l'armée et le sien, il s'arrête, soumet sa noble ardeur, et obéit avec cette déférence que l'on admire dans les princes de la maison de Bourbon.

Avril 1801. Ici finissent les campagnes de l'armée de Condé : le traité de Luneville ne lui laissa que la gloire : il fallut se séparer sans savoir dans quel coin de la terre ces preux chevaliers iraient reposer leur

tête : le vieux Condé entouré de son armée reçoit ses adieux. C'est Jacob bénissant ses enfans : leurs larmes inondent ses cheveux blancs, et lui, le cœur navré de douleur, s'éloigne sans pouvoir répondre.

DEUXIÈME PARTIE.

Le duc d'Enghien, séparé de ses amis et de ses frères d'armes, désirait une retraite où il pût se reposer de ses longues fatigues : il avait quitté pour la gloire, la princesse de Rohan qu'il aimait, et quand la gloire fut satisfaite, il sentit le besoin de s'en rapprocher, pour attendre auprès d'elle l'heureux moment de s'unir par des nœuds éternels : Ettentheim fut l'asile qu'il choisit.

Pendant son séjour dans cette ville, il chercha des distractions aux travaux militaires qui lui manquaient ; soutien de l'infortune, il la soulageait de tout son pouvoir avec ces égards et cette bonté touchante qui doublent le prix des bienfaits : rien de ce qu'il possédait n'était à lui seul ; il suffisait d'être malheureux et français pour participer à ses dons. On peut dire de lui ce que l'on a dit d'un des plus grands rois dont la France s'honore : « Il est de ceux dont le pauvre a gardé la mé-

moire. » Les souvenirs que l'homme bienfaisant laisse après lui sont bien au-dessus de toutes les gloires : à celle des armes se mêle toujours quelque chose de triste et d'affligeant, tandisque la bienfaisance, en élevant des autels dans le cœur des hommes, est pure comme la divinité qui l'inspire et la récompense. Il visita la Suisse, patrie de la liberté et de ces soldats valeureux qui scellèrent de leur sang leur fidélité à Louis XVI. Ces montagnes, ces belles vallées que la tyrannie n'avait jamais foulées, jusqu'à l'air pur qu'il y respirait, tout semblait le retenir par un invincible attrait, comme s'il eût prévu son dernier malheur.

Placé à peu de distance du Rhin, le voisinage de la France doublait encore le charme qui l'enchaînait : à sa vue il ressentait cette émotion vive et tendre qu'après une longue et pénible absence éprouve un voyageur, en revoyant le clocher du lieu de sa naissance; et c'est ce français plein de vertus, que tant de blessures et de lauriers devaient rendre sacré, dont le noble sang fut destiné, par un ambitieux étranger, à arroser les marches du trône où il voulait s'asseoir.

Cet homme, long-temps gâté par la fortune, jaloux de toutes les gloires, créant des dangers pour perdre des rivaux, voulant seul occuper la renommée, et comme le géant du Camoëns, embrassant le monde entier dans son immense am-

bition ; cet homme qui méprisa Dieu, outragea le malheur comme la vertu, et dont la main de fer pesait sur les peuples et sur les rois, Bonaparte enfin conçut l'infâme dessein d'assassiner le duc d'Enghien, ce Prince dont l'illustre aïeul avait repoussé avec horreur, en Angleterre, un inconnu dont la main se dévouait à frapper l'usurpateur.

Malgré le mystère qui couvrit ce barbare projet, on croit qu'il parvint à l'épouse de Bonaparte, dont le cœur détestait le crime, et qu'inspirée par l'humanité, elle osa représenter à son époux que les plus grands ennemis de sa gloire étaient ceux qui le poussaient à un horrible attentat, sans exemple dans l'histoire, envers un Prince vivant tranquillement dans un état indépendant de sa puissance, et qui n'avait d'autres reproches à se faire que d'avoir combattu pour la cause de sa famille.

Puisqu'il en est temps encore, lui dit-elle, épargnez-vous un crime inutile qui ne peut que révolter l'opinion publique, et attirer sur vos jours des regrets éternels.

Inutiles conseils ! une ambition effrénée écouta-t-elle la voix du sentiment et de la raison ? Ni l'honneur, ni le cri de la conscience, ni la postérité, ni le soin de sa renommée, rien ne peut arrêter cet homme, dont la grandeur n'a pu être abattue que par la puissance divine.

Instruit de la demeure du Prince et des moyens de le surprendre, Bonaparte craint encore de laisser échapper sa victime : il redoute les émigrés rassemblés à Offembourg, dont le jeune Prince était l'idole. Violant les états de Bade, déjà une troupe ennemie entoure la maison du Prince ; encore endormi, il est prévenu du danger qui le menace ; aussitôt courant à ses armes il allait faire feu sur d'injustes agresseurs, quand le Baron de Grunstheim vient le désarmer, en promettant de se nommer si l'on demande le duc d'Enghien : ce moment perdu entraîne le malheur du Prince, et l'on envahit en armés et au milieu de la nuit une demeure privée, qui est sacrée même à Constantinople.

Voyant son Prince perdu, le Baron de Saint-Jacques sort à moitié vêtu pour faire sonner le tocsin : inutiles soins ! Le clocher était déjà occupé : alors il revient à la maison de son maître ; repoussé par les gardes, il persiste, il demande avec instance à partager sa destinée, il obtient enfin ce qu'il désire.... Sainte amitié, est-il rien de comparable à toi ! Dans son dévouement, le véritable ami s'oublie lui-même ; bravant tous les dangers, il ne voit que son ami, et trouve le bonheur à le sauver ou à le consoler du moins au péril de sa vie. Malesherbes, sacrifiant à son Roi malheureux les restes d'une vie qui s'éteint, a donné la leçon la plus sublime.

Il faut donc céder à la force, et l'on entraîne le duc d'Enghien..... Quel voyage ! Autrefois quand les Condés parcouraient la France, ils traînaient tous les cœurs à leur passage : ce n'était que fêtes, bonheur et acclamations; aujourd'hui le dernier descendant des héros, après des jours de malheurs et d'exil, ne revoit sa patrie, que ses aïeux avaient tant de fois illustrée, que pour y traîner des fers; arrivé à Vincennes, il n'a qu'un grabat pour reposer sa tête et un cœur ulcéré. Au lieu des égards auxquels son rang l'avait accoutumé, il est traité comme un malfaiteur et environné de gardes. La douleur qu'il allait causer à son aïeul, à son père et à ses frères d'armes, était la seule douleur qui oppressait son âme sensible; pour lui, il avait tous les genres de courage; il avait eu la force de résister à l'adversité, il avait celle de supporter l'injustice : plongé dans un malheur sans terme, son caractère ne s'altéra jamais. Le moment le plus pénible pour ce Prince fut celui qui le sépara de ses fidelles serviteurs; son cœur déchiré par leurs larmes, s'ouvrit à la plus vive douleur, et son courage ne put suffire quand il reçut leurs derniers adieux.

O mon Prince! vous voilà seul livré à la fureur de vos ennemis; votre gloire, à laquelle ils devraient rendre hommage, les excite à votre perte : on ne vous laisse pas même une main amie pour vous

fermer les yeux, recueillir vos dernières paroles, et vous rendre les derniers devoirs. Ah! si le monde ne vous offre plus d'espérance, soyez semblable à vous-même, implorez la religion de vos pères, cette religion sainte qui se nourrit de sacrifices, qui soutient à ses derniers momens l'infortuné qui souffre, et a consolé sur l'échaffaud tant de victimes de la révolution; c'est avec son appui divin que Sombreuil, séparé pour jamais comme vous des personnes les plus chères, insensible aux outrages de Tallien, périt avec courage, en inclinant un genou devant Dieu, et en tendant l'autre aux balles de ses ennemis.

Témoin des murmures que causait dans l'armée l'arrestation de Moreau et de Pichegru, tous les deux aimés de la victoire, et dont la célébrité faisait tout le crime, Bonaparte tremblant dans son palais, ne voulut pas ajouter à l'éclat de cette détention, en se montrant au grand jour l'assassin du duc d'Enghien : il créa pour le juger une commission militaire qui devait rejeter toutes les formes tutélaires de l'innocence; au lieu de la publicité qui en est la plus sure garantie, les juges ne devaient avoir pour témoins que les ombres de la nuit. Aussi imprévoyant que coupable, il choisit pour immoler le guerrier sans reproche, ces lieux mêmes où St.-Louis rendait la justice aux pieds d'un chêne, sans craindre que

la foudre divine, vengeant cet attentat, ne renversât à l'instant ces juges iniques de leur tribunal de sang. Détestable ambition, pour te satisfaire rien ne coûte à l'homme qu'elle dévore; son cœur est ouvert à tous les crimes et aux contradictions les plus inouies. Comme Octave, et pour arriver au pouvoir suprême, Bonaparte assassine d'Enghien et Pichegru, et quand vainqueur heureux il sera parvenu sur le trône, nous le verrons, imitateur de Trajan, accorder la vie au Prince de Hatzfeld, à la prière d'une épouse en larmes qui embrasse ses genoux. Odieuse politique, qui s'entoure de sang et de victimes si elle peut servir à l'usurpation, ce ne fut jamais celle des Bourbons, dont la justice et la clémence honorent le Dieu qui les a conduits sur le trône!

21 Mars 1804. Dans la nuit, et pendant que le jeune héros, épuisé de fatigue et de besoin, était plongé dans un sommeil profond, on le réveille pour le conduire devant la commission militaire ; elle est convaincue de son innocence, et cependant sans le voir, sans l'entendre, elle a conjuré sa perte.

En paraissant aux yeux de ses juges, l'illustre accusé prend vivement la parole pour les récuser : « Si je suis complice de Moreau et de Pichegru, « leur dit-il, donnez-moi les mêmes juges qu'à « eux. Osez nous mettre en regard, et puisque

« nous portons des fers pour la même accusation,
« faites-nous subir la même fortune. »

Vaines représentations : on ne veut rien entendre, on l'interroge aussitôt, et l'on n'obtient que des réponses pleines de calme et de dignité : « Puisque tout n'est ici qu'une vaine formalité, « ajouta-t-il avec un accent qui rendait si touchant « son langage, faites-moi conduire à la mort; je « pourrai du moins, comme un de mes aïeux, dire « jusqu'à mon dernier soupir, tout est perdu fors « l'honneur. »

Ces hommes qui autrefois auraient bassement recherché la faveur de ce malheureux Prince, se réjouissent de le voir seul, sans appui, luttant contre une effroyable destinée.

Ah! du moins, lorsque Louis XVI subit un jugement, ses sujets devenus ses accusateurs et ses juges, permirent à cet infortuné monarque d'être assisté de conseils; on entendit, en faveur de l'innocence, cette voix éloquente qui retentira dans tous les siècles.

Le duc d'Enghien fut plus malheureux que son Roi; nul ne put avoir le bonheur de présenter sa défense, nul ne trouva l'occasion qu'il aurait saisie avec ivresse d'exprimer toute la gloire et les nobles infortunes des Condés, et soutenant l'illustre victime contre une révoltante oppression, d'empêcher peut-être le crime, en montrant à des juges

sans pouvoirs, le poids accablant des remords, et la honte ineffaçable dont leurs jours seraient à jamais flétris.

A deux heures du matin fut prononcée la condamnation du Prince : elle fut arrachée, il faut le dire, à la conscience de quelques juges effrayés de leur crime. Dans ces douloureux momens, Murat, ajoutant à sa cruauté une dérision sacrilége, refuse au jeune guerrier un prêtre dont il eut voulu lui-même ensuite l'appui consolateur; plus inhumain encore que les assassins du meilleur des rois, qui lui permirent, entre la sentence et l'échaffaud, de recevoir les adieux déchirans de sa famille, et les tendres secours d'un ministre de Dieu, inspiré par Dieu même : au fort même de nos guerres civiles, Charrette, couvert de sang et de blessures, mourant dans les champs vendéens pour l'autel et le trône, put réciter à haute voix, avec le curé de Sainte-Croix, le Psaume *Miserere*, et marquant lui-même a découvert le dernier temps des armes, recevoir la mort avec le pardon du Dieu vivant qu'il pressait sur ses lèvres.

Malgré l'appareil funèbre qui environne le duc d'Enghien, malgré l'incertitude toujours cruelle sur la mort qu'on lui prépare, jamais un mot dicté par la faiblesse ne vint trahir sa gloire et ses vertus. Son noble cœur, soutenu par un Dieu compatissant, dont jamais il n'avait méconnu la

parole, est ferme au milieu de ses bourreaux, comme un rocher contre lequel frappe et mugit vainement la tempête. St.-Louis, menacé de la mort la plus affreuse par les infidèles, exigeant de lui un serment qui offensait sa pieuse délicatesse, ne montra pas un plus noble courage.

Le Prince attendait le terme de ses pénibles anxiétés, lorsque le ciel lui fit goûter une dernière consolation : l'officier de gendarmerie qui le gardait avait autrefois servi dans le régiment royal-infanterie; ils s'étaient connus dans leur enfance, et comme les cœurs vertueux n'oublient jamais les liaisons de cet âge, leur reconnaissance fut touchante, les larmes qu'ils versèrent adoucirent la rigueur de leur séparation; au milieu de tant de regrets, le Prince éprouva de la joie : tel un malheureux qui luttant contre les flots d'une mer agitée, voit sur le rivage un ami chercher à lui tendre la main; malgré l'impuissance de ses efforts, la compassion qu'il excite dans son semblable semble le soulager, et suspendre les tourmens d'un trépas inévitable.

Le duc d'Enghien coupe ses cheveux, et les remet avec une bague à son fidelle gardien qui ne sait que pleurer.

Vous, dont le cœur attendait avec inquiétude la main qui vous était destinée, conservez bien ces dons de l'amour le plus tendre; ils devaient

être le gage des nœuds les plus doux, et ils ne seront plus dans vos mains que des objets chéris de souvenirs de regrets et de larmes; un destin jaloux a trompé vos espérances, et le fer meurtrier va percer le cœur du guerrier qui ne respirait que pour vous : il faut donc quitter parens, amis, grandeurs et illusions du monde ; l'espérance seule reste à ce malheureux Prince.

A la vue d'un appareil militaire, un mouvement de joie s'éleva dans son âme : « Grâces à « Dieu, dit-il, je mourrai de la mort d'un soldat. » Ses nobles traits respiraient le calme de l'innocence et le courage du dernier Condé. Dépouillé des affections du monde, une fin chrétienne couronna une existence héroïque, et à la limite du trépas il trouva le véritable bonheur dans le sein du Dieu qu'il invoquait.

Rien n'a annoncé tout ce que la France et le trône avaient perdu, comme la douleur qui consterna tous les cœurs au moment de l'assassinat d'un héros aussi digne de sa race : ce n'était pas seulement les Princes de la maison de Bourbon qui pleurèrent leur illustre parent, noble soutien de leur cause sacrée, c'étaient tous les rois, c'étaient tous les vrais français ; quoique divisés d'opinions et qu'ils eussent servi des partis différens, tous se réunirent dans le même sentiment, celui d'une profonde indignation. Ceux dont le

cœur tenait à Bonaparte par des liens de reconnaissance, ou par cet éclat de gloire qui avait éclairé les premières années d'une vie extraordinaire, retirèrent leurs vœux et leurs affections. Un morne silence régna dans la capitale et au sein des provinces : Bonaparte n'était plus un grand homme pour personne, il ne fut plus dans toutes les bouches que l'assassin du duc d'Enghien.

Vous, Prince magnanime, modèle des cœurs vertueux et fidelles, qui, parmi des jours de prospérité, avez compté tant de funestes jours, c'est peu d'avoir perdu un père, ami tendre qu'on n'obtient qu'une fois de la faveur divine ; sa perte a rappelé à votre tendresse ce fils, espoir de vos vieux ans, que le crime arracha pour toujours de vos bras. Infortuné ! vous n'avez pu, ni entendre sa voix qui vous appelait, ni lui fermer les yeux, et l'embrasser à ses derniers momens ; mais au nom du ciel, au nom de cette providence qui vous a prouvé tant d'amour par tant de malheurs, calmez vos justes douleurs ; au-delà du tombeau, il est une nouvelle vie où le Dieu des chrétiens récompense l'héroïsme et la piété ; c'est là que partageant avec vos illustres ancêtres, au lieu des illusions de la vie, un bonheur éternel et sans nuage, vous reverrez ce digne fils que vous pleurez, riche de vertus et des nobles exemples qu'il

a laissés au monde, le front ceint de la couronne du martyre; ce fils, victime d'un farouche ennemi, que l'armée a compté parmi ses héros, l'honneur parmi ses modèles, l'autel et le trône parmi leurs plus fidelles soutiens.



DE

M. LE MARÉCHAL DE MAILLY.

❋

Le bien qu'on fait n'est jamais perdu ; si les hommes l'oublient, les Dieux s'en souviennent et le récompensent.

Télémaque. Liv. X.

❋

Une famille a existé : illustre dans les Annales de la France, renommée autant par sa valeur que par l'invincible amour qu'elle portait à ses Rois, la maison de Mailly, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, et qui, par les alliances les plus glorieuses, mêla son sang à celui des Princes de l'Europe, fut toujours l'ornement du trône et le noble soutien de cette gloire française qui n'a point d'égale sur la terre; son heureux partage a été de produire des héros depuis plus de huit siècles.

070, 1390, Les uns signalent leur courage au siége de
1580. Carthage et de Lille, de Damiette et de Lafère : ils

meurent pour la cause sacrée de la religion, de leur Roi et de leur patrie ; les autres succombent
1415, 1575. avec gloire dans les combats d'Azincourt et de Dormans.

Jean de Mailly abandonne le duc de Bourgogne, dont il était le parent et le vassal, pour suivre son Roi légitime *, dans un temps où les anglais, maîtres de presque tout le royaume, avaient défendu de prononcer son nom sous peine de la vie ; et François de Mailly loin de vou-
1600. loir entrer dans *la sainte ligue*, où les principaux Seigneurs cherchaient à l'entraîner, fit au contraire les derniers efforts pour ramener les cœurs au parti de son Roi ; comme les eaux pures qui coulent dans les champs par des canaux divers, y font naître l'abondance et les moissons, le sang de Mailly, en coulant pour la France et ses Rois, a produit des lauriers immortels.

Joseph Augustin de Mailly succéda à cet héritage glorieux. Les hauts faits de ces grands hommes, parvenus, par la gloire et les services, aux premières dignités de l'église et de l'épée ; les beaux exemples de ces chefs valeureux, autrefois l'honneur des croisades et l'effroi des Musulmans, se firent entendre de bonne heure au cœur du comte de Mailly, et l'embrasèrent du désir de les égaler un jour.

* Charles VII.

1726. Il entra au service dès l'âge le plus tendre : après avoir parcouru divers grades dans les chevau-légers et dans les gendarmes de la reine, il fut nommé capitaine des gendarmes écossais. S'élevant bientôt après par son mérite au grade de maréchal-de-camp et de lieutenant-général, commandant la province de Roussillon, sa valeur et ses exploits le portèrent aux derniers honneurs *, et le bâton de maréchal de France fut le prix de
1783. tant de services. Hélas! qui eût dit à sa mère, pendant que son fils encore au berceau appuyait sur son sein sa tête apesantie par la souffrance, qu'après avoir acquis tant de renommée dans les combats, ce fils trouverait dans ses vieux jours, et dans sa patrie que son bras avait illustrée, des fers au lieu des honneurs où il devait prétendre, et l'échafaud pour couronner une longue carrière pleine de vertus et de gloire! Il nous semble voir cette mère infortunée, atterrée par ce présage funeste, tomber dans un évanouissement mortel, et puisant ensuite dans les sentimens maternels une nouvelle vie, envier pour son fils une condition obscure, afin de le soustraire aux malheurs d'un grand nom et d'une gloire héréditaire.

733, 1734, Après des campagnes qui le firent connaître
735, 1741. avec tant d'avantage, la guerre de 1744 offrit

* Il fut revêtu des ordres du Roi en 1776.

encore au comte de Mailly l'heureuse occasion de faire briller ce génie de la guerre, cette ardeur noblement impatiente qui l'animait au milieu des périls.

Une partie de l'Europe était liguée pour ravir à Marie-Thérèse les possessions de la maison d'Autriche, dont elle était seule héritière : une armée française pénètre avec la rapidité de l'éclair au sein de ses états, envahit la Bohême, et, surmontant tous les obstacles, s'empare de sa capitale : Louis XV eut à regretter de n'avoir pas connu les vertus de Marie-Thérèse. Bientôt les élémens se liguèrent contre nous; la disette, les maladies, la rigueur de l'hiver et d'un climat qui n'était pas fait pour nos troupes, les forcèrent d'abandonner ces contrées lointaines, et une célèbre retraite, conduite par l'un de nos plus grands capitaines à travers les glaces et des routes inconnues et difficiles, sauva les restes malheureux de nos armées.

On crut que la mort de Charles VII ferait renaître le calme et la paix; mais le ministère anglais fit évanouir de si douces espérances, et la guerre fut rallumée.

1744. Les armes de Louis triomphèrent partout, sur le Rhin, en Allemagne, en Flandre. L'Italie,
1745. qui fut toujours le tombeau des Français, devient leur conquête; les formidables colonnes des an-

1746. glais, enfoncées de toutes parts, laissent le champ de Fontenoy couvert de leurs sanglans débris; Bruxelles, Anvers, Namur tombent au cœur de l'hiver devant nos troupes victorieuses. et les
1747. murs de Bergopzom sont renversés malgré les efforts réunis de l'art et de la nature.

Ce fut dans ces divers champs de la gloire que le comte de Mailly donna de si hautes preuves de sagesse et de valeur, et qu'il cueillit les lauriers qui ont illustré sa brillante carrière.

Le maréchal de Coigni venait de reprendre les lignes de Weissembourg, au milieu des flots de sang qui coulaient dans les places et dans les rues de la ville. Cependant, à la vue de toute l'armée autrichienne qui s'avançait, les Français furent bientôt obligés de se retirer; c'est dans ce moment que le comte de Mailly, voyant deux régimens français plier devant deux mille Autrichiens, n'écoutant que l'honneur et son courage, arrive à la tête de 150 hommes de gendarmerie, rallie les Français, bat et met en fuite les Autrichiens.

Commandant l'aile droite de l'armée à la bataille de Plaisance, il force les retranchemens ennemis sur la Nusra, et prenant le fort d'Orsolingo, il en fait la garnison prisonnière. Séparé du reste de l'armée battue par le centre de l'ennemi, il la rejoint, après des prodiges de valeur, sous

les murs de Plaisance, amenant deux cents prisonniers et quatre pièces de canon.

Sur le Pô, il assure à son armée, résistant à celle du Roi de Sardaigne, le passage du fleuve; de là il passe au Tidon, où l'attend une victoire signalée.

Il chasse l'ennemi des rives du Var; il couvre les siéges de Montalban, de Villefranche, de Vintimille. A l'attaque du fort de l'Assiète, bravant les feux ennemis, il gravit sur un rocher, où sa main place un drapeau pour y diriger les coups de l'armée; mais les forces de l'ennemi, bien supérieures aux siennes, lui montrant l'incertitude du succès, sa prudence sauva l'armée, en la ramenant avec gloire sous les murs de Briançon.

1748 à 1755. Après tant de combats, la paix est enfin rendue à l'Europe; mais à peine goûtions-nous les beaux jours qu'elle fit luire, qu'une puissance ennemie, troublant le calme et les prospérités qui la blessent, souffle encore les feux de la guerre : la Prusse devient l'ennemie de la France, et le sang va couler de nouveau.

Le comte de Mailly vole aux combats. Sous les ordres du maréchal d'Estrées, il décide la victoire à la bataille d'Hastembeck, où sa colonne enlève une batterie à l'ennemi.

Passant ensuite à l'armée du prince de Soubise, il y trouve de nouveaux lauriers.

Frédéric entouré d'ennemis, affaibli par sa grande déroute à Prague et par sa défaite en Silésie, prend la résolution de vaincre ou de mourir dans les rangs français.

Le prince d'Ildbourghansen, qui commandait les cercles, voulut absolument attaquer malgré les sages avis du prince de Soubise.

1757. Se persuadant que l'ennemi est sous ses tentes, on marche vers lui près de Rosbak ; mais au moment d'arriver « ces tentes s'abaissent tout-à-coup, et laissent voir aux regards étonnés l'armée ennemie dans le plus grand ordre de bataille, entre deux collines couronnées d'un double rang d'artillerie » : à ce spectacle inattendu, une terreur panique se répand dans tous les rangs : l'infanterie fuit.... ; mais le comte de Mailly, que les périls ne peuvent émouvoir, se précipite à la tête d'une partie de la cavalerie, au milieu de la cavalerie ennemie, qu'il repousse et met en fuite malgré la défense la plus opiniâtre : enveloppé d'ennemis, couvert de blessures, il porte encore la mort dans les rangs prussiens, jusqu'à ce qu'enfin, épuisé de fatigue et de faiblesse, il tombe baigné dans son sang : comme un aigle atteint d'un fer meurtrier au milieu d'un vol audacieux, le comte de Mailly doit s'arrêter dans sa course glorieuse, et suspendre une épée qui avait brillé de tant d'éclat.

Forcé d'admirer la bravoure et les talens de son ennemi, le héros de la Prusse le comble d'éloges; il honore sa captivité par tout ce qu'il y a de plus flatteur et de plus délicat.

Le prince Henri, dont la vaillance était digne d'apprécier la vaillance, sensible à la position de cet illustre prisonnier, lui fit les offres les plus généreuses, qu'il accompagna des attentions les plus recherchées.

Ces égards, cette estime de la part des vainqueurs, ce sentiment secret qu'il avait d'avoir rempli son devoir, en versant son sang pour son Roi et pour sa patrie, touchèrent sensiblement le cœur du comte de Mailly : au milieu des regrets qu'il éprouvait que la fortune enchaînât son courage et l'arrachât aux périls qu'il aimait, sa grande âme trouva le bonheur qu'elle cherchait toujours, celui de secourir le malheur de quelques braves français, prisonniers comme lui ; il sacrifia pour les soulager son repos et les débris de sa fortune, épuisa son crédit, et convertit en secours pour eux ce qui lui restait de précieux : c'est là que ces guerriers, trompés un moment par le sort des armes, conservèrent dans le sein de leur généreux bienfaiteur cette fidélité à leur Roi, ce feu sacré de la partie qui les embrasèrent ensuite à Corback,
1760, 1761, 1762. à Soëst, à Friedberg et à Cassel.

C'est peu d'exposer vos jours pour la défense

du trône et de la France, vous voulez qu'un fils instruit par vous dans le noble apprentissage des dangers et de la gloire, s'accoutume à vaincre
1761. sous vos yeux; vous le conduisez à la fameuse journée de Grabestein : digne fils d'un héros, il y combattit avec la plus rare valeur, et jouit à côté d'un père du plaisir de la victoire.

Mais ce n'est pas seulement le courage qu'il puisa dans le sein paternel; il hérita encore de cette admirable constance et de ces sentimens d'honneur qui sont le caractère particulier de la maison de Mailly.

Député de la noblesse de Picardie, il défendit avec fermeté les sages principes de la monarchie et les droits sacrés de la couronne, dans ces assemblées politiques où l'injustice devait triompher. Après de vains efforts contre la déraison et la fureur, fruits d'une épouvantable licence,
1792. il fut forcé de se retirer, et bientôt la mort prévint le sort qui attendait son courage et sa loyauté *.

Suivant les nobles traces de ses aïeux, imitant par les sentimens de son cœur le vicomte de Turenne, son illustre parent, le comte de Mailly trouvait le bonheur à faire rejaillir sur ses compagnons de gloire les grâces de son Souverain, quand des jours

---

* Duc de Mailly, fils de Michelle de Séricourt, seconde épouse de M. le Maréchal.

pleins de renommée en fixaient les regards. Avare du sang de ses soldats, quand il était prodigue du sien, adoucissant leurs fatigues et leurs besoins par tout ce qu'il possédait, aimant mieux souffrir lui-même que d'entendre leurs plaintes, il était adoré des troupes qu'il commandait, et sa présence répandait au milieu d'elles cet esprit de force et de confiance qui produit les succès.

Mais si par l'alliance de la valeur à la prudence, de la fermeté à la bonté, si par de hauts-faits et le plus noble désintéressement, vous avez rendu immortel un nom déjà fameux, qu'il devient plus grand et plus digne d'admiration par les nombreux bienfaits que, pendant plus de quarante années, vos mains ont versés sur la province de Roussillon!

La guerre laisse toujours après elle des traces funestes dans le parti même des vainqueurs, et la gloire des armes se partage entre tous les guerriers qui l'ont acquise; mais celle de rendre les hommes heureux est d'un bien plus haut prix, elle est pure et sans nuage, et on ne doit qu'à soi-même les bénédictions dont on est l'objet. Henri IV est plus grand aux yeux des Français, quand ses mains généreuses nourrissent, par une pitié héroïque, les parisiens que la faim dévore, que lorsque la fortune le fait triompher à Arques et dans les plaines d'Ivri. Que les grands conqué-

rans du monde, Alexandre, César et Bonaparte, allumant le flambeau des lettres au feu sacré de la religion, passent dans l'Égypte pour y combattre les Musulmans, et acquérir des trésors pour les sciences, on aime à les suivre, et on les admire dans cette contrée fameuse, où ils semblent avoir été demander l'immortalité à ses antiques monumens; mais que ces odieux dominateurs, sans aucun motif légitime, aillent à travers les nations y porter le fer et la flamme, entasser ruines sur ruines, transformer en vastes déserts des champs fécondés par les sueurs des habitans, sans songer aux terribles maux que va causer leur passage de feu, ce n'est pas un instinct de gloire qui les guide, c'est un instinct de barbarie qui fait frémir. Tous les tableaux du monde qui représenteraient la rapidité de leur course, n'effaceraient point les larmes de la douleur et du désespoir qui en ont été le fruit. Est-il rien de plus doux au contraire que d'être aimé, béni partout, que de s'entendre nommer par la voix de la reconnaissance pour le bien qu'on a fait! l'illusion de toutes les gloires est-elle quelque chose auprès de ce bonheur céleste que le Dieu de l'univers fait goûter aux mortels qui pratiquent la bienfaisance! Quand l'infortunée Marie-Antoinette prodigua tous les secours de la charité à la classe indigente de Paris, durant le rigoureux

hiver de 1788, la main de la reconnaissance éleva pour elle une pyramide de neige environnée de devises et d'allégories; ce dernier hommage rendu par le peuple de Paris à la bonté de cette reine, depuis lors si malheureuse, toucha sensiblement son cœur, et lui fit verser des larmes bien chères. Ce monument était bien modeste, et cependant tous les monumens de l'Égypte s'écrouleront avant que les cœurs sensibles et généreux oublient cette pyramide de neige qui rappellera sans cesse aux Français, à côté de la reconnaissance, les sentimens cruels de l'ingratitude et de la calomnie envers une jeune reine qu'idolatrait le monde, aussi intéressante par les vertus et les bontés de son âme, que par des infortunes sans terme.

Depuis l'heureuse arrivée du comte de Mailly
1749 à dans nos climats, jusqu'à l'époque fatale où il
1788. fut obligé de s'éloigner, il n'eut d'autre pensée que le bonheur public *.

Le voyageur, qui ne pouvait traverser sans danger nos contrées, y trouva la paix et la sécurité.

Par lui, la commodité des chemins et la facilité des communications portèrent l'abondance et la vie dans la province : toutes les branches du

* Il fit exécuter les conventions existantes entre l'Espagne et la France, pour l'extradition des criminels.

commerce furent ranimées; libre des entraves qui le gênaient, toujours encouragé par de nouveaux bienfaits, il étendit chaque jour ses limites, et fit fleurir les rameaux de l'industrie en leur communiquant l'essor le plus rapide.

Avec l'appui d'un tel protecteur, le commerce n'eut plus une existence chancelante et bornée : le Port-Vendres creusé par ses soins empressés, augmenta encore la richesse de ce pays; les étrangers qui ne pouvaient autrefois aborder sur ces rivages déserts, apportèrent dans ce port recréé les productions de leur industrie, pour y prendre en retour ceux de la nôtre.

Dans les négociations, la bonne foi fut rigoureusement observée; et les marchands de tous les pays obtinrent justice et protection.

Cette réputation d'équité, attrait puissant pour le commerce, s'étendit au loin, dans les climats même où l'on n'en connaissait pas les lois : des Algériens, qu'une tempête affreuse jeta sur nos bords, où ils firent naufrage, y trouvèrent l'accueil le plus doux : pendant leur séjour, il fut satisfait à tous leurs besoins, avec cette grâce et cette générosité française qui donnent tant de prix aux bienfaits; et l'on vit alors pour la première fois deux frégates armées entrer au Port-Vendres pour transporter ces étrangers, chargés de présens, dans leur patrie, où ils firent connaître avec

le nom de Louis et de Mailly, le prix des bienfaits et de l'humanité.

Des Gênois attirés par mille avantages, établirent à Port-Vendres une colonie qui, portant sur les mers le pavillon français, entretint avec l'étranger des liaisons de commerce, dont la province recueillit les fruits.

En considérant les ravages qu'ont fait les temps affreux de nos calamités publiques, l'esprit s'étonne qu'ils aient respecté cet obélisque qui subsiste encore à Port-Vendres, et que la main du maréchal de Mailly avait consacré à la mémoire du meilleur des Rois! Serait-ce par l'idée que les bienfaits qu'il rappelle survivraient à sa destruction? Serait-ce par un de ces coups éclatans de la Providence, qui fait naître un moment heureux dans le cœur le plus barbare? ou plutôt, parceque dans le choc des partis, tous reconnurent le bien que leur avait fait ce grand homme, et
1780. s'accordèrent une fois à l'aspect de ce monument, pour le laisser subsister!

Le comte de Mailly n'imita jamais ces grands du monde qui, fiers du rang où ils sont élevés, et craignant de s'avilir en s'occupant eux-mêmes du bonheur général, en confient la charge honorable à des mains étrangères et souvent infidèles; le maréchal sacrifia toujours son existence et sa fortune à ce soin glorieux : lui-même écoutait nos

plaintes, cherchait nos besoins, et, franchissant l'espace qui nous séparait du trône, il en obtenait l'accomplissement de nos vœux légitimes. Ces soins et ces travaux étaient partagés par une jeune compagne *, dont la bonté et la douceur pénétraient de respect et d'amour tous ceux qui avaient le bonheur de l'approcher, et que la voix du pauvre n'implora jamais en vain.

Sensibles et généreux, gardant toujours le souvenir des bienfaits, pleins de loyauté et de cette ardeur belliqueuse qu'avaient nourrie trois cents ans de guerre, portant avec orgueil le titre glorieux de *très-fidèles* confirmé par tant de Rois, les Roussillonnais devaient plaire au comte de Mailly, qui les vit toujours prêts à seconder ses nobles efforts, et à répondre par l'amour à l'amour qu'il leur portait.

Il avait la vigilance inquiète du plus tendre père pour soulager nos maux; son active bienfaisance ne fut resserrée que par les limites de son crédit et de sa fortune; et l'or, qui le plus souvent chez les hommes attise la cupidité et les passions, ne fut dans ses mains qu'une source pure, où il puisait le bonheur d'être aimé et béni des infortunés.

Cet illustre protecteur agrandit l'asile ouvert

---

* Marie-Charlotte-Félicité de Narbonne-Pelet.

à l'indigence et au malheur; c'est là que tous les ans douze malheureux, choisis par leurs pasteurs, adressaient des vœux au ciel pour leur généreux bienfaiteur, qui secondait avec tant de bonheur les nobles desseins de son Roi. Les pauvres excités par l'espoir d'être reçus dans ces lieux, s'attachaient à vivre exempts de crimes, pour mériter ce prix de leur vertu. Il fit traiter avec générosité ceux qui avaient prodigué leur sang dans les combats, et à qui, d'honorables blessures ne permettaient plus de servir le Roi et la patrie. Et vous aussi vous fûtes l'objet de sa sollicitude, êtres infortunés dont le préjugé a flétri la naissance pour la faute de vos pères! La dignité de sa vie publique et privée, la générosité de son caractère, son ardeur infatigable dans l'accomplissement de ses devoirs, tous ces dons étaient relevés encore par cette piété sincère qui ajoutait à l'éclat de ses vertus et de sa gloire. Il ne devait tant de dévouement à ses rois qu'à son inébranlable fidélité à la religion de ses pères, à cette religion d'espérance qui parle au cœur, le persuade et l'attache, qui, mère tendrement inquiète, loin de rejeter ses enfans égarés, les plaint, pardonne à leurs faiblesses, les rappelle dans son sein toujours ouvert au repentir, leur recommande avec douceur de s'aimer les uns les autres, en leur montrant Jésus-Christ endormi dans le sein de

451. Jean; langage touchant, qui, par la bouche d'un pontife sacré (St.-Léon), arrêta aux portes de Rome Atilla, dont les barbares mains allaient y porter le fer et la flamme, et lui fit repasser le Danube plein d'admiration pour le saint évêque, qui ne devait qu'à la religion tant de dignité, d'éloquence et de douceur. Couvrant de toute sa protection les ministres des autels, le comte de Mailly jouissait de les voir répondre à la sainteté de leur caractère, s'unir et conspirer ensemble pour le bien de l'Église : si quelque nuage naissait dans le sanctuaire, il n'y pénétrait que pour y apporter la paix et l'oubli (*). Pour augmenter la pompe des cérémonies, il enrichit nos temples de ses dons, et les insignes de la gloire ornèrent nos autels (**).

Il savait que la religion est le fondement solide de l'éducation; et que l'instruction de la jeunesse, bien ou mal dirigée, fait le bonheur ou le malheur des peuples. Le sentiment de ces vérités, joint à son amour pour les sciences et les arts, produisit la restauration de l'université (***).

Cette université, autrefois si célèbre, et qui avait donné à la France et à l'étranger tant de

* Il concilia l'évêque et le chapitre.

** Il donna à l'église de St.-Jean son grand manteau de l'ordre du St.-Esprit.

*** Elle fut fondée en 1339 par Pierre III, roi d'Aragon.

sujets dignes de la vaste réputation de leurs maîtres, avait tout perdu, honneurs, distinctions et richesses. Les professeurs cherchaient ailleurs l'aisance et la considération dues aux talens ; à leur voix écoutée avait succédé le plus morne silence, et des lieux si fréquentés autrefois étaient devenus tristes et déserts. Les élèves allaient puiser dans des pays étrangers, qu'ils adoptaient quelquefois pour leur patrie, les secours et les connaissances qu'elle leur refusait : la France était privée des fruits de leur instruction. En considérant ces changemens, on éprouvait la peine d'un voyageur, qui, revenant dans ses foyers, trouve couvertes de cendres et de débris ces mêmes vallées que naguère il avait vues couvertes de fleurs et de fruits.

Tout-à-coup l'asile des sciences est relevé ; l'ordre et l'appareil qui donnent de la dignité, renaissent comme par enchantement ; toutes les branches de l'instruction reprennent une vigueur digne de leurs plus beaux jours : pleins de confiance dans le bienfaiteur des arts, les professeurs, les élèves français, les étrangers même, reviennent dans ces écoles qui ont reconquis leur ancienne splendeur.

Toutes les sciences y sont enseignées avec le plus rare talent, et la chimie déchire les voiles qui l'enveloppaient depuis si long-temps.

Le maréchal de Mailly agrandit de sa munificence la bibliothèque publique, présent de nos Rois; et pour couronner tant de bienfaits, des prix furent fondés par ce puissant protecteur, et développèrent tous les talens, en excitant la plus grande émulation : on vit naître alors du sein de l'université des hommes, pleins de savoir et d'éloquence, qui illustrèrent toutes les carrières qu'ils parcoururent.

Quel changement déplorable a trompé nos espérances et rompu le cours de notre félicité! qu'est devenu l'état heureux et florissant de l'instruction publique! La cruelle nécessité a tari ces sources pures et fécondes, où la jeunesse studieuse venait puiser l'amour de la religion, l'attachement inviolable à ses souverains, le goût des sciences et des arts utiles.

Hélas! ces sages établissemens, ces écoles célèbres n'existent plus que par le souvenir et les regrets, et cependant ces regrets sont adoucis par l'heureuse pensée, qu'un monarque éclairé dont l'active bienfaisance, franchissant tous les intervalles, va chercher jusques aux extrémités de son empire les besoins de ses peuples pour les satisfaire, relevera peut-être un jour de sa main puissante l'université de Perpignan, si digne autrefois de sa renommée, et remplacera par une cour royale le conseil souverain de Roussillon, dont

l'antique gloire a été soutenue avec tant d'éclat par les Vilar, les Gispert-Dulçat, les Noguer, et les Cappot.

Des objets d'utilité n'occupaient pas seuls les pensées généreuses du comte de Mailly; dans ses immenses désirs il embrassait nos plaisirs même. Il fit construire un théâtre, où l'esprit trouva des délassemens utiles; des artistes distingués, appelés et encouragés par ses bontés, nous firent jouir sur la scène des chefs-d'œuvre du goût et du génie.

Pour prix de tant de biens et de tant d'efforts, son cœur était satisfait, lorsque visitant la province, ou paraissant au milieu du monde que rassemblent les fêtes, il recueillait partout sur son passage les acclamations de la reconnaissance et de l'amour.

En vain la révolution de sa main barbare a détruit ces bustes qui décoraient les lieux remplis de ses dons, et effacé les inscriptions qui les rappelaient; tant que l'ingratitude ne sera pas une vertu parmi les hommes, et que la bienfaisance aura des droits sur nos cœurs, le nom de Mailly passera à nos derniers neveux, avec les souvenirs les plus chers.

Le temps peut ruiner les colonnes de marbre et de bronze que la reconnaissance élève à la mémoire des grands hommes, mais il ne pourra jamais faire oublier ce tribut d'éloges que des

bouches éloquentes adressaient tous les ans à notre bienfaiteur, comme un gage des sentimens d'amour dont tous les cœurs étaient pénétrés. La voix éloquente qui a loué Turenne, traversant l'admiration des siècles, retentira jusqu'à la dernière postérité.

Nous arrivons à une époque douloureuse, où une sourde agitation excitée par de funestes écrits, annonçait la plus horrible tempête : comme on voit aux approches d'un orage, les oiseaux quitter la cime des branches qui tremblent sous leurs pieds, et chercher un abri dans le creux des rochers, les laboureurs abandonnent les champs, les bergers leurs troupeaux, les voyageurs surpris sur la route ne savent plus où tourner leur pas; dans ce désordre extrême, tremblans pour leurs jours, les uns sont assez heureux pour regagner leur demeure, les autres pour éviter des torrens impétueux descendus des montagnes, se jettent au hasard dans le premier azile qui leur est offert, les autres enfin, plus malheureux, périssent dans les gouffres formés soudainement sous leurs pas; ainsi l'on vit les Français menacés par la foudre qui grondait sur leur tête, éperdus et dispersés, chercher des positions qui missent leur vie à couvert, et dès lors, la fidélité à l'autel et au trône se trouva partout, au sein de la France, dans les armées de la république, dans les champs ven-

déens, ou à l'armée des princes, dans le fond dés prisons, ou versant son sang sur l'échafaud : elle fut même au milieu des bourreaux, revêtue des haillons de la misère ou de la livrée du crime. Qui l'aurait cru! c'est parmi ce peuple français si fidèle, si généreux et si franc, parmi ce peuple idolâtre de ses rois, et qui fut toujours le modèle des autres peuples, autant par sa valeur que par ses sentimens religieux, qu'il se trouva des hommes qui, dans un affreux délire, détruisirent son bonheur, en renversant les objets sacrés de son culte et de sa vénération, et en abusant des bienfaits et de l'amour du meilleur des Rois. Ingrats! que ne fit-il pas pour vous! tout ce que vous aviez voulu, ce Roi vous l'accorda : il vint même au devant de vos vœux, par des sacrifices sur les droits sacrés de sa couronne; cette liberté, objet de vos vagues désirs, vous fut donnée, et l'emploi le plus criminel fut son ouvrage! Et cependant, quel Roi sur la terre aima plus tendrement ses sujets! quel Roi fut plus sensible que lui aux malheurs de son peuple! depuis ce jour fatal et qui affecta si cruellement son âme, où les cris de la mort se mêlèrent à ceux de la joie, au milieu des flambeaux d'hyménée, jusqu'à ce jour où, pour épargner le sang de ses enfans, il se livra sans défense à ses plus cruels ennemis! Hélas! ombre magnanime! per-

mettez-moi de déposer mes regrets sur votre tombe révérée ; si votre cœur moins sensible avait pu oublier un moment ses affections pour son peuple, s'il avait pu se résoudre à opposer une juste défense aux attaques de la rébellion, vos jours sacrés auraient été respectés, le monde n'aurait pas vu deux fois le plus grand des crimes et ses suites sanglantes. L'histoire vous montrait Gustave, à la tête de ses troupes, reprenant le pouvoir des mains des états de Suède et d'un sénat qui osaient l'avilir, et raffermir la couronne sur sa tête.

Un moment décisif eût amené en France le bonheur et la paix ; tous les Français se seraient ralliés sous les drapeaux sacrés des lys ; l'ordre et la légitimité se seraient maintenus ; nos mains, libres sous nos Rois, n'auraient pas si long-temps porté la honte et le poids des chaînes du despotisme, et après avoir coulé sur l'échafaud, le sang de nos frères n'aurait pas coulé dans tous les lieux de l'univers, pour un étranger dévoré par une ambition plus vaste encore que son génie.

Dans cet heureux état de paix, la France n'aurait pas sans doute acquis cette gloire immortelle, qui du peuple français a fait le peuple le plus vaillant de la terre ; mais aussi, que de malheurs, de sang et de larmes auraient été épargnés! La gloire la plus insigne, la victoire même, ne sont

que des ombres fugitives, des illusions riantes auprès d'une triste réalité qui rapelle sans cesse au cœur d'irréparables calamités!

Dans les armées de la république, pendant qu'un grand capitaine ajoutait à la gloire française et remportait une victoire, son vieux père portait sa tête sur l'échafaud. Que de héros ont péri dans les champs vendéens et à l'armée des princes! Combien ont arrosé de leur noble sang la terre de la patrie ou une terre étrangère! des frères combattant contre des frères, n'ont-ils pas eu l'affreux malheur de leur arracher une vie puisée dans les mêmes flancs! Aux lignes de Weissembourg, un soldat de Condé blesse mortellement un soldat républicain; le sang que rendait sa blessure, la pitié, un son de voix connu, un triste pressentiment peut-être, tout excite le vainqueur à porter du secours au blessé : pendant qu'il cherche à arrêter le sang qui s'écoule, il reçoit de lui les expressions de la reconnaissance, et ses regrets de quitter une mère traînant de vieux jours et la misère, une sœur encore enfant, et un frère qui combat sous d'autres drapeaux! C'en est fait! le vainqueur reconnaît l'excès de son malheur; c'est le même sein qui les a nourris : déplorant sa funeste victoire, il voudrait racheter par ses jours les jours qu'il a ravis à son frère; inutiles vœux! la mort les sépare..... L'un est heureux de mourir

dans les bras de son frère, l'autre est malheureux de survivre à sa douleur. Je dois m'arrêter ici; je me serais même écarté de mon sujet, si je ne songeais que le cœur du maréchal de Mailly, tout cendre qu'il est, a tressailli dans le fond du tombeau au nom d'un Roi qui lui fut si cher.

On veut toujours jeter un voile sur ces illustres victimes, dont les malheurs ont été tant de fois consacrés par des plumes éloquentes, et l'on s'y sent toujours ramené par un invincible attrait, comme si la douleur aimait à s'entretenir sans cesse des objets qui la causent.

9 et 10 août 1792. Dans ces jours d'horreur où Louis se voit condamné à faire répandre le sang de ses sujets, ou à mourir de leur main, où tout gémit dans le palais des Rois, le comte de Mailly, toujours fidèle à l'honneur, offre à son malheureux maître les derniers secours de son bras, et les restes d'une vie qui s'éteint. N'écoutant que son zèle, méprisant les dangers qu'il va courir pour ne voir que ceux de son Roi, il veut les partager : sa grande âme ne peut abandonner son auguste bienfaiteur dans l'infortune ; c'est peu de lui avoir tant de fois sacrifié la vie dans les combats, alors que tous les prestiges de la gloire entouraient le trône le plus brillant de l'univers; c'est dans ces momens d'effroi que ce mortel vertueux, à la tête d'une noblesse fidèle, vient couvrir de son corps

le plus malheureux des hommes (car Louis n'est plus qu'un homme dépouillé de tout, excepté des plus rares vertus), pour recevoir les premiers coups que lui destinent l'ingratitude et la rébellion.

Les ans ne peuvent affaiblir cette noble ardeur que respirait votre jeunesse sur le champ de bataille; votre énergie s'accroît avec les périls : guerrier magnanime, tous les siècles vous contemplent et vous admirent dans ce jour!... Si Louis l'eût voulu, vous auriez conservé sa couronne et sa vie; votre seul courage, soutenu de vos braves compagnons et des soldats restés fidèles, aurait dissipé cette vile populace stipendiée par le crime! Mais les décrets d'une inflexible destinée demandaient le sang d'une auguste victime : pour épargner celui de ses sujets, Louis se laisse entraîner du palais de ses aïeux, qu'il ne doit plus revoir, au sein d'une assemblée qui va couvrir d'opprobre et d'ignominie ce front sacré où respire la mageste de tant de Rois.

Je m'arrêterais devant l'histoire qui a retracé ces tableaux d'épouvante, si mes yeux n'y trouvaient à chaque page le héros que j'ose louer.

Le départ de Louis annonce tous les malheurs; bientôt le château des Tuileries n'est plus qu'un vaste champ de carnage; la fidélité est égorgée sur les marches du trône en deuil de son Roi; le

brave chevalier de Pamar (*) est massacré sous les yeux du Maréchal ; lui-même allait subir le même sort, lorsqu'un homme du peuple, inspiré par un Dieu sans doute, et confondu parmi les assassins, touché de la sérénité de ce vieillard vénérable, l'arrache des mains du crime, et le ramène dans le sein de sa famille, sans vouloir ni se nommer ni recevoir le prix du service qu'il a rendu.

Malheureux vieillard! vous ne jouirez pas long-temps du bonheur de rester auprès d'une épouse chérie, et de caresser un enfant au berceau. Vos vertus, votre dévouement, votre constance, tout vous accuse et conspire contre vous-même : vous avez trop aimé votre Roi, et ce crime, autrefois la première vertu des français, vous ne pouvez l'expier que sur l'échafaud!... Barbares, arrêtez! respectez des cheveux blancs, des jours glorieux qui se précipitent vers la tombe! Vous pouvez lui arracher la vie, mais pourrez-vous le dépouiller de ses vertus et de sa renommée! effacerez-vous ces nobles cicatrices gravées sur sa poitrine, et les bienfaits qu'il a répandus pendant sa vie! Qu'après avoir erré dans toutes les mers, des voyageurs malheureux abordent un rivage désert, les sauvages accourus respectent les femmes, les vieillards et les enfans, et vous n'auriez pas de

(*) Maréchal de camp qui avait servi sous les ordres de M. le Maréchal.

pitié pour un homme qui va finir sa glorieuse et fugitive carrière dans les bras d'une épouse et d'un fils encore au berceau! Ah! souvenez-vous de vos pères! courbés sous le poids des années, peut-être touchent-ils au dernier terme de leur vie, sans avoir auprès d'eux leur fils pour leur fermer les yeux! Respectez celui dont le sang a tant de fois coulé dans les combats pour la France et pour son Roi, et dont le nom glorieux, uni à jamais aux noms immortels des Miomandre, des Huttes, des Varicourt, des Dalfon, des Durepaire, des Malesherbes et Déseze, vivra toujours dans les cœurs sensibles et fidèles.

En sept. 1793. Conduit dans les prisons de Doullens avec sa jeune épouse, le Maréchal de Mailly y attendit avec le calme de l'innocence, la mort glorieuse qui lui était réservée; son cœur n'éprouvait de regrets, que lorsqu'il tournait ses regards sur une tendre compagne et sur un fils qu'il laissait sur la terre du malheur. C'est au milieu de ces êtres chéris, que l'illustre vieillard reçut la nouvelle qu'il fallait s'en séparer pour toujours : c'était le moment où ils venaient de finir la prière du matin. Quoique le Dieu des chrétiens lui réservât dans son sein l'immortalité, son cœur éprouva ces regrets, ces douleurs inséparables de la nature humaine, et que la religion seule adoucit dans ce monde. Comme de tendres rameaux fortement

attachés à une tige antique et vénérée qu'agite la tempête, l'épouse et le fils du vieillard l'entouraient de leurs bras caressans ; l'épouse éplorée et gémissante cherche à retenir son époux et à l'arracher aux bourreaux que ses larmes ne peuvent attendrir : pressé tour-à-tour dans le sein de son père et de sa mère, l'enfant par sa tristesse, ses larmes et ses cris, rappelle l'infortuné Dauphin courant, éperdu dans le palais de ses aïeux, pour demander au peuple la vie de son père.

Adieu, chère épouse, dit le vieillard, prends soin de mon fils ; recevez tous les deux mes regrets et mes larmes ; je laisse vos jours exposés à tous les dangers ; si vous leur échappez, ayez toujours présent à votre mémoire un père, un époux dont la vie ne fut souillée d'aucune injustice. Surmontant l'excès de sa douleur par sa piété et son innocence, il suit les féroces agens du crime ; montrant sur l'échafaud le même courage que dans les combats, il fit entendre ces mots que l'histoire a recueillis : « Je meurs fidèle à mon Roi, comme l'ont été mes ancêtres (*) ».

Digne sujet du fils de Saint-Louis, l'heureux vieillard monte au ciel, recevoir le prix sans bornes que l'honneur lui réservait dans le sein de Dieu, à côté de son Roi.

---

* Mort sur l'échafaud, à Arras, le 25 mars 1794. — Agé de 87 ans.

Adrien de Mailly (*) connut bientôt par les soins d'une mère le prix de cette glorieuse succession, dont il devait soutenir la grandeur. Jeune encore et marchant sur les traces de son illustre père, il s'en est montré digne et par sa valeur dans les combats, attestée par d'honorables blessures, et par cette bonté touchante qui trouve le bonheur à protéger, à plaire et à consoler, et surtout par son invincible attachement à l'auguste famille de nos Rois. Puisse-t-il montrer longtemps au nouvel Henri à quel point il aimait son père, prince infortuné qui devait régner sur les Français, et qu'une main homicide a ravi à leurs plus chères espérances.

Affreuses divisions des français, révolution sanglante, haine des partis, disparaissez pour toujours de cette France, patrie des sciences, des beaux-arts et du goût, séjour délicieux que l'étranger ne quitte jamais sans regret; de cette France qui recèle dans son sein toutes les sources de prospérités, dont les nobles enfans ont toujours fait l'étonnement de l'univers, par un courage invincible dans toutes les fortunes et leur humanité au sein de la victoire.

Imitons ces nobles guerriers que dans des camps divers illustra la victoire, et que la gloire a réu-

* Pair de France, colonel d'infanterie, aide-de-camp de Monseigneur le duc de Bordeaux.

nis dans les mêmes sentimens sous la tente du duc d'Angoulême. Aimons l'ordre, la paix et cette sage liberté, présent du Saint Roi martyr; respectons les ministres de Dieu et cette religion sainte, sans laquelle nous serions écrasés sous un effroyable néant; ne sacrifions pas notre repos et notre sécurité à une ardeur mal entendue de renommée et de faveur populaire. L'histoire de notre sanglante révolution est là qui nous montre, comme de terribles exemples, les Thouret, les Chapelier, les Barnave, les Vergniaud et le maire de Paris, tentant vainement d'arrêter le torrent qu'ils avaient soulevé, mourir sur l'échafaud dans la force de l'âge, abreuvés d'outrages par ce peuple révolutionnaire dont ils furent les idoles, et regrettés pour leurs talens et leur repentir, par les gens de bien, dont leurs fatales erreurs avaient contrarié les vœux.

Liés autour du trône par les mêmes désirs, montrons-nous les dignes soutiens de cette vieille renommée que ne peut balancer aucune gloire étrangère. Heureux de notre ardent amour pour le Roi et pour la France, montrons à l'univers entier que nous sommes toujours une grande nation, digne de concourir dans le haut rang qui lui appartient aux plus glorieuses entreprises. La patrie de Phidias et de Périclés nous appelle par la voix sacrée de la religion, de l'humanité et du malheur.

Déjà nos vaisseaux et nos soldats vont quitter les rivages français, pour aborder les rivages de la Grèce, et y faire cesser l'oppression sanglante sous laquelle elle gémit, malgré l'énergie de ses efforts et de son courage. Le génie des arts vivant encore dans ces fameuses contrées, au milieu de ruines et de débris, récompensera le secours de nos armes par une gloire nouvelle, digne de la France et de son Roi, toute empreinte de la grandeur des lieux, de ses éternels monumens, et de souvenirs presque fabuleux.

FIN.

ERRATA.

Page 32, ligne 14, comme les eaux, *lisez en alinéa* : Comme des eaux.

Même page, ligne 15, *coulent*, lisez : coulant.





